

les comme aussi pour leur patrie. Nous leur épargnerons par là ce dont ils n'ont peut-être qu'une imparfaite idée, les privations, les ennuis et les dangers de l'émigration. Car, Messieurs, le pain de l'exil est toujours amer, la terre étrangère est toujours stérile même au milieu de sa fertilité et quand il faut que le cœur dise adieu à sa patrie, c'est-à-dire à ses parents, à ses proches, à ses amis, à tout ce qui lui est cher, c'est toujours avec une émotion d'ineffable tristesse : c'est un moment pénible dans la vie.

Combien de malheureux, néanmoins, livrés au fol espoir de trouver fortune ailleurs s'en vont végéter et mourir sur un sol étranger, abandonnant ainsi leurs foyers avec tout ce qu'ils y chérissent ? Et cependant notre beau pays n'est-il pas digne de posséder, n'est-il pas capable de nourrir tous ceux qui naissent sur son sol ?

Ici je me vois aux prises avec une objection qu'il faut que je détruise devant vous, messieurs.

On répète souvent au détriment de la colonisation, que les townships du nord ne valent rien, ceux qui y sont établis sont pauvres et vivent dans la misère.

Pour ce qui regarde la qualité des terrains, je crois en avoir suffisamment parlé pour vous autoriser à donner une dénégation formelle à celui qui les mépriseraient devant vous. Pour moi j'en ai trop vu et je les ai trop étudiés pour me contenter à un tel langage et m'empêcher de jeter à la figure de celui qui l'emploierait devant moi l'épithète "d'effronté menteur."

Maintenant si les colons établis dans les townships du Nord sont assez généralement pauvres, ce n'est pas que les terrains soient mauvais, mais c'est, encore une fois, qu'ils ne sont arrivés là qu'après s'être ruinés dans les vieilles paroisses, sur quelque morceau de terre qu'ils tenaient à conserver en dépit de l'augmentation annuelle de leur dette. Cela provient aussi de ce que commençant à défricher leurs terres sans moyens, sans ressources, ils se voyaient obligés, souvent, de laisser leur travail de défrichement pour aller ailleurs se procurer de la nourriture. Parcourez les townships, interrogez, et vous verrez que ce fut là, la condition de presque tous ceux qui sont aujourd'hui dans les montagnes. Plusieurs me répètent encore journellement qu'ils regretteront toujours d'avoir attendu à la dernière heure. Je mentionne en particulier, deux d'entre eux qui vivent aujourd'hui dans une certaine aisance et qui me disaient encore ces jours derniers : "Nous sommes montés aux jours derniers avec 2000 francs de dette, ayant pour toutes provisions quelques livres de fleur et de lard, pour unique ressource nos bras et notre travail." Que serait-ce, pense-t-on, si ces personnes étaient arrivées, cinq ans plus tôt, par exemple sans dettes et avec quelque argent ? Vous concevez, messieurs, que dans de telles circonstances, quand il lui faut tout acheter et réduire en outre des dettes considérables, un colon ne peut qu'augmenter bien faiblement ses revenus et ne

se procurer qu'avec beaucoup de lenteur les choses qui lui sont nécessaires. Voilà uniquement ce qui fait que nos colons d'aujourd'hui, généralement établis depuis peu dans le Nord sont encore privés sous beaucoup de rapports.

Mais qu'un homme s'en aille avec quelques moyens, par exemple avec la modique somme d'argent nécessaire pour travailler une année activement sur son lot sans être obligé de s'absenter et je puis répondre qu'il réussira. Et ici j'apporte en preuve toute cette population des montagnes dont je parlais plus haut comme source d'alimentation et de commerce pour les grandes paroisses, les grands centres où elle écoule le fruit de son industrie. Le succès est infaillible, surtout si c'est un fils de cultivateur qui monte aux townships avec le secours de ses parents et muni, de quelques appareils d'agriculture. Le terrain est toujours facile à cultiver et avec du travail et de l'économie il paiera jusqu'à centuple ses peines du colon. L'inclinaison des terres procure une facilité d'irrigation inappréciable au cultivateur pauvre qui se trouve toujours amené à de considérables dépenses de temps et d'argent sur un terrain plan.

Le prix des terres n'est rien, il n'est généralement que de 30 sous l'acre dans les townships arpentés. A Mantawa et ailleurs, nous avons l'assurance qu'il ne sera pas plus d'un scheling, à cause de la distance, en sorte que pour une bagatelle de 20 à 30 piastres payées au gouvernement dans l'espace de cinq ans, un colon devient propriétaire d'un lot de 100 acres, outre l'étendue additionnelle accordée sur tous ces lots dans le cas où il serait nécessaire d'y ouvrir des chemins. Tout ceci, messieurs, n'est-il pas de nature à faire voir que s'il y a certains désavantages à s'établir dans les townships sous le rapport des chemins et des communications avec les grands centres de population, il y a sous beaucoup d'autres rapports une ample compensation, qu'un homme qui veut coloniser doit savoir apprécier à sa juste valeur.

Mais ceci est assez connu, et l'on avoue généralement que celui qui s'en va dans les townships, fait une œuvre digne de louange. Cependant, je vais vous signaler une des principales causes qui empêchent les gens de monter en plus grand nombre. Elle se traduit sous forme d'objection et l'on dit : "comment faire pour nous en aller si loin dans le bois, y commencer le défrichement d'un lot sur lequel il n'y a pas un arbre d'abattu ? où nous retirer ? quelle perte de temps, quels frais d'y voyager ? comment y arriver avec des animaux ? Nous préférons payer quelque chose de plus et trouver un logement pour nous-mêmes et nos animaux, avec quelques arpents de terre faite : nous attendons que cela soit fait, et nous irons." Ceci veut dire, messieurs, qu'il faut les précéder dans le choix d'un terrain convenable, bien situé et favorisé de pouvoirs d'eau, comme nous l'avons fait, M. Brassard et moi, sur le territoire de Mantawa. Les gens, pour me ser-

vir de leur jus qu'à ce Pen à pe établisser venir de

Afin de motivée s de citer u j'ai déper sur le ve vallée de droit 40 ensemenc chain, j'e de plus n 26 de larg construct bâties es rond super angles so si vous le mais les c sa valeur Faites-mo site, Mess jouissance Il me faut dans cet mattons q tout aura que rend et vous y faire en n de quelq

C'est à bliais au dois néces tout de ce il est form sieurs end et 6 pieds eouche re le bois qu sr, du c nier etc, place d'ég la premièr dernier. E habitants d'entr'eux défriché a partie à é beaucoup de même considéré, du terrain et facile. ges, sans l sépare ces de 16 lieue me de ceu Déjà, la ville m'a